

Ce texte fait partie des Conférences et Entretiens dans des universités nord-américaines. Paru dans Scilicet n° 6/7, 1975, pp. 32-37.

⁽³²⁾Freud et ses erreurs ?

Ce que Freud appelait l'inconscient : un savoir exprimé en mots. Mais ce savoir n'est pas seulement exprimé en mots dont le sujet qui les prononce n'a aucune espèce d'idée ; ces mots, c'est Freud qui les retrouve dans ses analyses.

Le choix de mes patients et son articulation avec ma théorie ?

Il s'agit de les faire entrer par la porte, que l'analyse soit un seuil, qu'il y ait pour eux une véritable demande. Cette demande : qu'est-ce dont ils veulent être débarrassés ? Un symptôme.

Un symptôme, c'est curable.

La religion, c'est un symptôme. Tout le monde est religieux, même les athées. Ils croient suffisamment en Dieu pour croire que Dieu n'y est pour rien quand ils sont malades.

L'athéisme, c'est la maladie de la croyance en Dieu, croyance que Dieu n'intervient pas dans le monde.

Dieu intervient tout le temps, par exemple sous la forme d'une femme.

Les curés savent qu'une femme et Dieu c'est le même genre de poison. Ils se tiennent à carreau, ils glissent sans cesse.

Peut-être l'analyse est-elle capable de faire un athée viable, c'est-à-dire quelqu'un qui ne se contredise pas à tout bout de champ.

J'essaie que cette demande les force (les analysants) à faire un effort, effort qui sera fait par eux.

Être débarrassé d'un symptôme, je ne leur promets rien.

⁽³³⁾Parce que, même pour un symptôme obsessionnel, des plus encombrants qui soient, il n'est pas sûr qu'ils feront effort de régularité pour en sortir.

Dans ce filtrage, il y a un pari, une part de chance.

Je mets l'accent sur la demande. Il faut en effet que quelque chose pousse. Et ce ne peut être de mieux se connaître ; quand quelqu'un me demande cela, je l'éconduis.

Qu'est-ce qu'une erreur ?

J'appelle ça une erre-ur. *Cf.* l'erre d'un navire, les non-dupes errent. Les non-dupes, ça peut se coincer et le symptôme c'est quand, à ne pas être dupe, ça se coince quand même.

Le symptôme n'était pas dans la pensée courante avant une certaine époque.

Sinthome : le mot existe dans les incunables ; j'ai trouvé cette ancienne orthographe dans le *Bloch et von Wartburg*. Cette orthographe n'est pas étymologie, elle est toujours en voie de réfection. J'ignorais que Rabelais, au siècle suivant, écrivait : *symptomate*.

Je vais essayer de combler mon ignorance par un certain nombre de citations.

L'importance de la littérature dans mes écrits ?

Je dirais plutôt de la lettre. La littérature, je ne sais pas encore très bien ce que c'est ; en fin de compte, c'est ce qui est dans les manuels, de littérature entre autres. J'ai essayé d'en approcher un peu ; c'est une production mais douteuse et dont Freud était friand parce que ça lui a servi à frayer la voie de cette idée de l'inconscient. Quand il a imputé à Jensen d'avoir suivi je ne sais quel droit fil de la fonction tout à fait fantaisiste que lui, Freud, imputait à la femme, Jensen lui a répondu qu'il n'avait jamais rien vu de tel et qu'il n'avait fait que plumitiver, craché ça de sa plume.

Il y a une inflexion de la littérature ; elle ne veut plus dire de nos jours ce qu'elle voulait dire du temps de Jensen. Tout est littérature. Moi aussi j'en fais puisque ça se vend : mes

Écrits, c'est de la littérature à laquelle j'ai essayé de donner un petit statut qui n'est pas celui que Freud imaginait. Freud était convaincu qu'il faisait de la science ; il distingue *soma/germen*, emprunte des ⁽³⁴⁾termes qui ont leur valeur en science. Mais ce qu'il a fait, c'est une sorte de construction géniale, une pratique et une pratique qui fonctionne.

Je ne m'imagine pas faire de la science quand je fais de la littérature. Néanmoins, c'est de la littérature puisque c'est écrit et que ça se vend ; et c'est de la littérature parce que ça a des effets, et des effets sur la littérature.

C'est difficile à saisir.

Pourquoi ne me saisis-je pas moi-même comme un effet ?

Quand une rivière coule, il y a des petits courants particuliers.

Le courant central a l'air d'aspirer les autres, mais c'est simplement parce que les autres confluent.

Quels sont les théoriciens de la psychanalyse avec lesquels je suis en rapport de sympathie ?

Les médecins prennent les symptômes pour des signes.

Le symptôme au sens psychanalytique est de tout autre nature que le symptôme organique ; les analystes ne sont pas idiots là-dessus.

Le premier qui a eu l'idée du symptôme, c'est Marx.

Le capitalisme se marque par un certain nombre d'effets qui sont des symptômes ; c'est un symptôme dans la mesure où Marx impute à l'humanité d'avoir une norme, et il choisit la norme prolétaire (quand l'homme est nettoyé, tout nu, alors c'est Adam).

S'il y a une loi cardinale de la psychanalyse, c'est de ne pas parler à tort et à travers, même au nom des catégories analytiques. Pas d'analyse sauvage ; ne pas plaquer de mots qui n'ont de sens que pour l'analyste lui-même.

C'est de mes analysants que j'apprends tout, que j'apprends ce que c'est que la psychanalyse. Je leur emprunte mes interventions, et non à mon enseignement, sauf si je sais qu'ils savent parfaitement ce que ça veut dire.

Au mot « mot », j'ai substitué le mot « signifiant » ; et ça signifie qu'il prête à équivoque, c'est-à-dire a toujours plusieurs significations possibles.

Et, dans la mesure où vous choisirez bien vos termes, qui vont tirailler l'analysant, vous allez trouver le signifiant élu, celui qui agira.

⁽³⁵⁾En aucun cas une intervention psychanalytique ne doit être théorique, suggestive, c'est-à-dire impérative ; elle doit être équivoque.

L'interprétation analytique n'est pas faite pour être comprise ; elle est faite pour produire des vagues.

Donc il ne faut pas y aller avec de gros sabots, et souvent il vaut mieux se taire ; seulement il faut le choisir.

Il faut avoir été formé comme analyste. Ce n'est que lorsqu'il est formé que, de temps en temps, ça lui échappe ; formé, c'est-à-dire avoir vu comment le symptôme, ça se complète.

Dans l'analyse, il n'y a scène que lorsqu'il y a passage à l'acte. Il n'y a passage à l'acte que comme un plongeon dans le trou du souffleur, le souffleur étant bien sûr l'inconscient du sujet.

Ce n'est qu'à propos du passage à l'acte que j'ai parlé de scénique.

Les modèles dont je me sers sont-ils symboliques ?

Je m'y efforce et même je me tue à cela. Ça me consume parce que l'inconscient ne s'y prête pas.

Ces nœuds borroméens ne sont faciles ni à montrer ni à démontrer parce qu'on ne se les représente pas du tout.

Pour ce qui est de ces histoires de nœuds, nous en sommes encore à devoir tout inventer car il n'y a rien de moins intuitif qu'un nœud. Essayez de vous représenter le plus

petit qui soit, puis le suivant et le suivant, de voir le rapport qu'il y a entre eux : on s'y casse la tête. Tout est à construire.

Ce n'est pas parce qu'ils ont un caractère non verbal que je les utilise. J'essaye au contraire de les verbaliser.

La vérité ?

Elle a une structure de fiction parce qu'elle passe par le langage et que le langage a une structure de fiction.

Elle ne peut que se mi-dire. Jurez de dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité : c'est justement ce qui ne sera pas dit. Si le sujet a une petite idée, c'est justement ce qu'il ne dira pas.

Il y a des vérités qui sont de l'ordre du réel. Si je distingue réel, symbolique et imaginaire, c'est bien qu'il y a des vérités réelle, symbolique et imaginaire. S'il y a des vérités sur le réel, c'est bien qu'il y a des vérités qu'on ne s'avoue pas.

⁽³⁶⁾La consistance de la langue anglaise ?

Jones a dit que les anglais, grâce à la bifidité de leur langue (de racine germanique et de racine latine), pouvaient, passant d'un registre à l'autre, tamponner les choses : ça sert à ce que ça n'aille pas trop loin.

C'est l'équivoque, la pluralité de sens qui favorise le passage de l'inconscient dans le discours.

L'auto-analyse ?

L'auto-analyse de Freud était une *writing-cure*, et je crois que c'est pour ça que ça a raté.

Écrire est différent de parler.

Lire est différent d'entendre.

La *writing-cure*, je n'y crois pas.

Qu'est-ce que ça veut dire avoir à écrire, de la littérature, bien sûr ?... une loufoquerie.

Phallus et littérature.

Le phallus est un manque de rien du tout, un encombrement. Personne ne sait qu'en faire. Le texte littéraire, malgré ses apparences, est sans aucun effet. Il n'a d'effet que sur les universitaires : ça les pique au derrière.

Quand je m'intéresse à Joyce, c'est parce que Joyce essaie de passer au-delà ; il a dit que les universitaires parleraient de lui pendant trois cents ans.

La littérature a essayé de devenir quelque chose de plus raisonnable, quelque chose qui livre sa raison. Parmi les raisons, il en est de très mauvaises : celle de Joyce de devenir un homme important, par exemple. Il est en effet devenu un homme très important.

Comment se laisse-t-on engluer dans ce métier d'écrivain ? Expliquer l'art par l'inconscient me paraît des plus suspect, c'est ce que font pourtant les analystes. Expliquer l'art par le symptôme me paraît plus sérieux.

Verwerfung-Verleugnung.

Verwerfung, le jugement qui choisit et rejette.

⁽³⁷⁾*Verleugnung* s'apparente au démenti. Quelque part, je l'avais traduit par « désaveu » ; ça paraît une imprudence.

Le démenti a, je crois, un rapport avec le réel.

Il y a toutes sortes de démentis qui viennent du réel.

Les implications politiques de vos recherches psychanalytiques ?

En tout cas, qu'il n'y a pas de progrès.

Ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre.

Comme on ne sait pas ce qu'on a perdu, on croit qu'on a gagné. Mes « tortillons » supposent que c'est borné.